

## « Penser l'espace »

### Rencontre épistémologique entre géographies et philosophies actuelles.

Numéro spécial de Géographie et Cultures  
Cordonné par RV Regnaud, P. Limido et N. Blanc

La géographie est une discipline qui aborde la connaissance théorique de l'espace sous plusieurs angles et, en particulier, par des objets plastiques qui s'appellent carte, modèle voire chorème. L'aménagement est également une autre discipline scientifique qui envisage le monde actuel comme un possible champ d'expériences en urbanisme, en rénovation de sites industriels, en protection d'espaces dits naturels. Ces démarches pratiques ont nécessairement des implications théoriques, parfois explicites ou parfois présupposées, mais qui méritent toujours de faire l'objet d'une réflexion quant à leurs principes et à leurs conséquences. De leur côté, de nombreux philosophes ont également abordé cet enjeu théorique, car l'espace peut être vu comme un concept fondateur aussi bien pour le monde que pour la pensée. Commune aux philosophes, aux aménageurs et aux géographes est donc la question de la construction historique du rapport que les sociétés entretiennent avec le monde et l'espace, et, en parallèle, celle de la constitution d'une pensée réflexive sur l'être au monde. Les objectifs sont à la fois théoriques – saisir les lignes motrices de la pensée et leurs inscriptions disséminées dans l'espace –, et pragmatiques – penser l'existence humaine à travers les différentes échelles que sont le voisinage, la proximité, ou l'ailleurs. Dans les deux cas, la question de l'articulation entre une méthode de pensée et une action sur le monde est cruciale, en sorte que géographie, philosophie et aménagement se rencontrent sur la nécessité de penser ensemble l'espace, l'action et la théorie.

La possibilité de tels croisements disciplinaires ouvre sur des enjeux aussi bien **politiques** (la critique de la mise en espace du monde sous le joug des modèles dominants de mondialisation) **qu'épistémologiques** (clarifier le statut des différents types d'espaces conçus par les théories scientifiques actuelles et leur mise en œuvre) ou encore **écologiques** (concilier les besoins d'une action durable et les exigences des populations). Sur ces différents thèmes, la pensée géographique pourrait-elle servir sinon de guide du moins d'inspiration à la pensée philosophique ? Inversement la pensée philosophique de l'espace peut-elle concourir à renouveler les approches théoriques de la géographie ? Telle est la problématique que ce numéro de *Géographie et Cultures* souhaite aborder.

La géographie occupe, en effet, selon le philosophe Jocelyn Benoist (2001, p. 222) une place inconfortable, et peut-être problématique, entre les sciences dites "dures" ou physico-mathématiques et les nouvelles sciences humaines. La philosophie, sans pour autant construire une épistémologie normative de la géographie peut aider à penser la singularité des espaces étudiés et aménagés à travers des concepts comme l'« habiter » le « rhizome » la

« sphère ». En retour, toujours selon J. Benoist, la philosophie pourrait, lors de sa rencontre avec la géographie, bénéficier d'effets « d'empiricité », de « positivité » et de « spatialisation ». Plus radicalement, d'autres philosophes établissent qu'il est impossible de penser sans spatialiser. Gilles Deleuze, par exemple, souligne que « *le problème du statut de l'esprit, finalement, ne fait qu'un avec le problème de l'espace* » (*Empirisme et subjectivité*, 1953). Autrement dit, il décrit le fonctionnement de la pensée à partir d'agencements d'espace lisses, striés, plissés. De son côté, Peter Sloterdijk aborde la dimension politique de la notion d'espace :

« *Je vois que l'on a entrepris ici de raconter l'histoire de l'homme comme une histoire de l'espace, ou plus précisément comme une histoire de l'organisation de l'espace ou de la production de l'espace. Cela revient à exprimer la conviction que les gestes du donner d'espace et de la prise d'espace seront les premiers actes éthiques* » (*Sphères*, 3).

De nombreuses interrogations émergent donc de la confrontation possible de ces approches et cet appel à contribution invite à mettre l'accent sur les suivantes :

- Peut-on voir dans l'intérêt actuel de la philosophie pour l'espace l'amorce d'une nouvelle démarche anthropologique visant à repenser le rapport de l'homme au monde ? Ces philosophies ne traitent pas d'un espace au sens kantien mais d'espace au sens de monde ou de nature. Ce monde et cette nature ne sont pas des notions philosophiques classiques ou romantiques mais des concepts politiquement actuels (Derrida et Habermas, 2004). Ces nouveaux concepts peuvent être appropriés théoriquement par les scientifiques. N'y aurait-il pas là l'occasion d'une véritable recherche pluridisciplinaire entre les sciences humaines, environnementales et sociales ?

- En retour, comment la géographie peut-elle susciter l'intérêt des philosophes qui se préoccupent d'espace ? À travers quel type de préoccupations ou de démarches ? Comment faire passer l'idée que, souvent, comme les approches neurologiques à l'égard des processus mentaux, les approches spatialistes sont réductrices à l'égard de la question environnementale ?

Des articles pourraient porter sur les enjeux philosophiques aussi bien que géographiques de l'habiter, du vivre ensemble, de la justice urbaine, du partage des espaces urbains, sur le multiculturalisme et son inscription spatiale, sur le statut des cartes et leur impact dans la construction des représentations du monde, etc. Comme on le voit, de très nombreux thèmes transversaux peuvent être abordés par les philosophes, les géographes et les aménageurs.

À titre indicatif, une première problématique pourrait s'orienter du côté de la **géopolitique**. Peut-on penser le territoire exclusivement au présent sans le regret d'un passé glorieux, sans l'espoir d'un futur meilleur, mais uniquement en fonction des événements actuels (cf. Derrida et Habermas, 2004) ? En passant de l'échelle monde à l'échelle locale, aménager le territoire est-il pensable sans envisager qu'on l'améliore, qu'on lui fait connaître un progrès ? Si penser en fonction du progrès, c'est déjà imposer une norme au futur, penser exclusivement au présent, c'est accepter l'inconnu des conséquences. Aussi bien Badiou que Deleuze ou Sloterdijk dénoncent avec virulence toute conception impériale du territoire, toute politique de domination. Au contraire, ils réclament un autre type de pensée du territoire politique. « *Que coûte le fait de présenter une description dense des risques liés aux modes modernes de production du monde, sans faire une concession aux théories de la décadence ni aux théories du progrès ?* » (*Sphères* 3).

Cette perspective est-elle viable dans le cadre des pratiques urbaines d'aménagement ? Les micro-pratiques d'aménagement, spontanées et évolutives (micro-jardins partagés, éco-quartiers) correspondent-elles à ces enjeux ? Ou bien, au contraire les contraintes d'aménagement ne montrent-elles pas qu'il est illusoire de penser et d'agir sans envisager une forme de progrès ? Cela implique-t-il de repenser une forme de théorie de l'histoire ?

Une deuxième problématique se situerait dans **la dimension écologique** de ces conceptions de l'espace. Une interrogation épistémologique actuelle porte en effet sur la notion de lois de la nature, dont Bas van Fraassen récuse qu'elles existent ou qui, pour Quentin Meillassoux sont fondamentalement contingentes. Le mot « écologie » désigne dans ce contexte à la fois un objet d'étude (le monde anthropocène) et une discipline scientifique (une science de l'environnement). Les enjeux complexes des prévisions climatiques manifestent l'importance de cette question des « lois », de leur constance (ou capacité prédictive) et incitent même à réinterroger la pertinence de la notion de nature.

Si, comme le montre Meillassoux, on peut établir la contingence effective des « constances naturelles », comment est-il possible que le monde connaisse une « régularité apparemment impeccable ? » (2013, p. 56). Penser la nature indépendamment des lois ne va pas de soi et modifie les habitudes intellectuelles à un point tel que le scientifique peut parfois avoir le sentiment d'être dans la situation d'un spectateur voire même, comme le suggère Sloterdijk, d'être « *le visiteur d'une exposition de plus grand format que le musée normal (...)* Une telle vision n'exige qu'une seule condition : que l'ensemble des circonstances ne puisse plus être désigné par le concept de nature » (*Sphères* 3). Peut-on sérieusement abandonner le concept de nature ? Le cas échéant, une pensée « écologique » est-elle encore possible ? La géographie peut certainement apporter des éléments au débat, puisqu'elle refuse parfois d'être divisée en physique et humaine et revendique au contraire de penser ensemble des régimes épistémologiques distincts, sociaux et naturalistes. Ce qui est alors en jeu est de déterminer le moment où ces diverses manières de théoriser et d'agir sur l'environnement sont questionnées en retour par des problèmes environnementaux nouveaux.

Sur un plan plus largement **épistémologique**, si le processus de penser est nécessairement spatialisant, alors penser équivaut à dresser des cartes. En effet, comme l'a remarqué Gilles Deleuze, « *écrire n'a rien à voir avec signifier mais avec arpenter, cartographier même des contrées à venir* » (*Mille Plateaux*, p. 11). Le statut ontologique de la carte est donc à cet égard particulièrement intéressant. Penser consiste à disposer des concepts sur un plan d'immanence et à réfléchir en termes de voisinage, de distance, d'itinéraire. Penser, c'est tracer des lignes droites ou plissées qui passent par certains concepts et en abandonnent d'autres. Penser revient alors à faire un tri dans l'espace, aussi bien dans le domaine conceptuel que dans notre action sur le monde social et physique. L'action est surdéterminée par notre perception et par la conception que nos sociétés s'en font. Explorer, dans un tel cadre théorique, les liens entre les cartes et la pensée conceptuelle serait une piste de travail intéressante tant pour les philosophes que pour les géographes.

Une dernière problématique concerne **l'interdisciplinarité**. Pourquoi l'espace est-il devenu un nouveau carrefour pour les sciences humaines, sociales, naturalistes (philosophie, histoire, géographie, anthropologie, sociologie, écologie, archéologie, etc.) et même pour les arts plastiques ? Que signifie vraiment l'idée du tournant spatial ? Toutes ces disciplines ont

un besoin nouveau et impérieux de se penser les unes les autres et de bâtir l'espace pragmatique de leurs collaborations académiques. Comment peuvent-elles s'articuler les unes avec les autres ? Sur quels moyens conceptuels, sur quelles stratégies méthodologiques peuvent-elles s'entendre ? Enfin, existe-t-il une épistémologie, voire une esthétique, qui leur soit transversale ? Ou bien, au contraire, n'y a-t-il d'approche de l'environnement que par des pratiques régionales ?

Les propositions d'articles sont à envoyer à [patricia.heulot@uhb.fr](mailto:patricia.heulot@uhb.fr) ; [natali.blanc@wanadoo.fr](mailto:natali.blanc@wanadoo.fr) ou à [herve.regnauld@uhb.fr](mailto:herve.regnauld@uhb.fr)

### **Bibliographie indicative :**

Antonioli M., Sauvagnargues A., 2012 : Écosophie, *Chimères*, n° 76

Augé M. 1992 : *Non-Lieux*, Seuil,

Crang M, Thrift N., 2000 : *Thinking space*, Routledge

Benoist J., Merlini F., 2001 : *Historicité et spatialité. Le Problème de l'espace dans la pensée contemporaine* Paris, Vrin,

De Certeau M. : 1972, *L'Invention du quotidien*, Tome 1 & 2, Folio

Deleuze G., 1953 : *Empirisme et subjectivité*, P.U.F

Deleuze G., Guattari F., 1980 : *Mille Plateaux*, Editions de Minuit,

Derrida J. et Habermas J. 2004, *Le Concept du 11 septembre*, Paris Galilée,

Foucault M., 1994 : « Des espaces autres », dans *Dits et Ecrits*, t. IV, Gallimard,

Foucault M., 2004 : *Naissance de la biopolitique*, Cours au Collège de France 1978-1979, Paris, Gallimard,

Guattari F., 1989 : *Les Trois écologies*, Paris, Galilée,

Jacob C. : 1992, *L'Empire des cartes, Approches théoriques de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel

Lussault M., 2007 : *L'homme spatial*, Seuil

Meillassoux Q. : 2012, *Après la finitude, Essai sur la nécessité de la contingence*, Paris Seuil,

Nancy JL 1999, *La ville au loin*, Mille et une nuits, Paris,

Paquot T, Lussault M. , Younès C. 2007 : *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie* Paris, La Découverte,

Paquot T., Younes C., 2009 : *Le Territoire des philosophes, Lieu et espace dans la pensée au XXe siècle* Paris, La Découverte

Paquot T, Younes C, 2012 : *Espace et lieu dans la pensée* Paris, La Découverte

Poirier J., Wunenburger J.J. 1996 : *Lire l'espace* Bruxelles, Ousia éditions,

Sloterdijk P. 2010 : *Globes, Sphères*, II trad. O. Mannoni, Maren Sell,

Sloterdijk P., 2005 : *Ecumes, Sphères* III, trad. O. Mannoni, Editions Maren Sell,

Sloterdijk P., 2002 : *Bulles, Sphères* I, trad. O. Mannoni, Pauvert

Tabeaud M., Pech P., Simon L.,1997 : *Géo-Méditer*, Publications de la Sorbonne,